



(../..)

**Jeunesse**

Danielle MARTINIGOL : *Cantoria* chroniqué par Noé Gaillard 21

**Science-Fiction**

Lydia MILLET : *Le cœur est un noyau candide* chroniqué par Noé Gaillard 22

**Fantasy**

Kim NEWMAN : *Anno Dracula* chroniqué par Noé Gaillard 23

**Science-Fiction**

Olivier PAQUET : *Le Melkine* chroniqué par Noé Gaillard 23

**Science-Fiction**

Olivier PAQUET : *Les Loups de Prague* chroniqué par Noé Gaillard 24

**Science-Fiction**

Daniel H. WILSON : *Robopocalypse* chroniqué par Noé Gaillard 25

**Science-Fiction**

*Présences d'Esprits, n° 72* (revue) chroniquée par Noé Gaillard 26

**KWS**

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:

nous consulter.

Les numéros 1 à 70 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).

## Editorial

### *Biotope*

Le desman des Pyrénées est un curieux animal. Insectivore, semblable à une grosse taupe (50 grammes), il est surnommé rat-trompette à cause de sa longue queue et de l'organe tactile et olfactif surdimensionné qui lui sert à compenser sa vision presque inexistante. Il vit dans des terriers qu'il creuse au bord des rivières de la péninsule ibérique et du massif pyrénéen, se nourrissant de larves d'insectes aquatiques. C'est un excellent nageur... mais les insectes qu'il mange sont très sensibles à la moindre pollution, à la moindre variation de la composition chimique du milieu qui entraînerait, par exemple, une prolifération d'algues. Et il ne sait creuser ses terriers que dans des berges restées vierges de l'aménagement humain. Ajoutons à cela le fait que le desman ne peut pas migrer d'un bassin versant à un autre, et qu'il est impossible de le faire se reproduire en captivité (il ne partage pas son territoire, et peut se battre à mort avec ses congénères ; il est même assez difficile de le maintenir en vie, car il est très pointilleux sur ses conditions de vie) : vous ne serez pas surpris d'apprendre que l'espèce est considérée comme menacée, et aussi comme un indicateur de la qualité de son environnement.

*KWS* est de nos jours une espèce menacée — pas de numéro sorti depuis dix mois, il y a de quoi s'inquiéter ! Et pareillement, c'est un révélateur de la mauvaise qualité de son environnement. L'environnement de *KWS*, c'est la vie de son rédacteur en chef, votre serviteur, et le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a pas été bon cette année, pollué par toutes sortes de soucis, familiaux, et surtout

professionnels (au premier rang desquels une réforme calamiteuse du recrutement des enseignants du second degré ; pour lire une opinion brute de décoffrage sur la chose, cherchez sur Google « professeurs ignorants »). Du coup, la rivière de mon temps a été abondamment bétonnée et polluée, je n'ai guère pu croquer de larves littéraires... le découragement a fait le reste, qui m'a empêché de m'occuper correctement des articles des collaborateurs qui ont eu le mérite de rester fidèle au fanzine, malgré l'attente interminable à laquelle il les soumet.

Ce numéro de *KWS* est une tentative de reprendre pied. De garder aussi le contact avec la communauté SF, via le pourcentage minime qu'en représentent les abonnés (et lecteurs sur toile) de *KWS*. Je n'oublie pas les deux liens qui m'y attachent encore : les merveilleuses rencontres de Peyresq (sur lesquelles vous trouverez plus de détails dans ce numéro à l'occasion de la chronique d'un recueil de leurs actes, *Imaginaires scientifiques et hard science fiction*), et la convention nationale annuelle (cette fois-ci organisée à Aubenas par Mireille Meyer et Jean-Jacques Régnier, lui-même trop peu fréquent contributeur de *KWS*). Mais si Peyresq est merveilleux, c'est aussi parce qu'il exige du travail de ses participants, sous forme de lectures préalables et d'articles après coup. Je vous laisse donc, pour retourner jongler avec mes retards...

—Pascal J. Thomas

PS— Mauvaise organisation oblige, je n'inclus pas dans ce numéro de courrier des lecteurs. Mais continuez de m'écrire. Un grand merci à Daniel Le Mercier, qui me tient au courant des bonnes nouvelles et des mauvaises, comme cette mort annoncée (et désormais réalité) de Iain Banks, mon auteur préféré ces temps-ci, celui dont aucun livre ne m'ennuie... Imité, jamais égalé. Il nous manquera.

*Science Fiction*

**Jean-Pierre  
ANDREVON**

***Nouvelles de poche  
528 récits minuscules***

Éditions La Clef d'Argent,  
mars 2012, 136 p., 12 €

Le principe du texte court n'est pas nouveau, et en Science-Fiction, on doit à deux grands anciens, Fredric Brown et Jacques Sternberg, quelques petites perles qui font toujours de l'effet. Côté littérature générale, signalons pour le plaisir les noms de Félix Fénéon — *Nouvelles en trois lignes* — et de Pierre Desproges — *Le petit Reporter*.

Dans ses textes précédents Andrevon n'a, ce me semble, jamais fait preuve d'une quelconque obsession — excepté peut-être pour l'écologie. Ici il se défoule (se purge ?) de deux au moins. Une est « L'épilation maillot » : je n'ai pas recensé toutes les occurrences de cette expression mais sachez qu'entre la nouvelle 392 (page 99) et la 528 et dernière, huit textes font référence à cette pratique moderne. L'autre hantise de notre auteur est la toison pubienne. Il en déniche de toutes sortes : encombrée d'engins, enflammée, véritable jungle. Pour le reste il s'intéresse aux animaux et aux articles ménagers, et leur trouve des occupations ou des comportements qui sortent de l'ordinaire. Quant aux quelques humains égarés dans ces historiettes, ils font preuve d'une incommensurable stupidité. Ils semblent les descendants de Bouvard et Pécuchet appliqués à rédiger une improbable encyclopédie du dérisoire à l'intention des demeurés de tout poil... Cela donne aussi au lecteur l'impression de se promener dans une exposition de Glen Baxter. Cet anglais dont les dessins colorés — au pastel ou au crayon de couleur —

proposent des situations insolites soulignées d'un commentaire ou d'une légende décalés par rapport au dessin. On trouve ses productions aux éditions Hoebecque. Dans tous les cas, vous pouvez placer ces nouvelles sous l'égide d'un certain Jonathan Swift. Et je ne résiste pas au plaisir de vous en citer une, la 346 : « Le fait de ne plus trouver le matin aucun cadavre de nouveau-né dans les poubelles et bennes à ordures ne peut être qu'une des conséquences de l'actuelle et dramatique pénurie de denrées alimentaires. »

Idée : offrez ce livre et sondez pour savoir quel texticule a plu, a été détesté.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Iain BANKS**  
***Transition***

Little, Brown, 2009,  
406 p., £ 18.99

édition française : *Transition*, Orbit,  
mai 2012, 384 p., 20,90 €

Comme les récits de mer et de voyage, la science fiction, pour être efficace, maintient un délicat équilibre entre le familier et l'exotique. L'exotique, raison d'être de tels livres, bariolé et surprenant, bardé d'extrêmes — de richesse et de pauvreté, de froid et de chaleur, et que sais-je encore ; incompréhensible, et souvent dangereux. Et le familier, le soulagement du retour dans la cabine du marin, de la tente de l'explorateur, de l'espace pressurisé du vaisseau spatial ; sans lequel le lecteur, naufragé, ballotté par la houle de la nouveauté indécryptable, finirait par ne plus trouver sens à sa lecture.

Ces contrastes sont présents dans la série de la Culture, de Iain M. Banks — au milieu des paysages galactiques, en interaction avec les intelligences artificielles et les non-humains de toute

sorte, nous trouvons des sociétés médiévales ou capitalistes qui, nées à des millénaires et des parsecs de la nôtre, en retrouvent les recettes éprouvées, les beautés et les laideurs. Ces contrastes se retrouvent dans l'onomastique même de Banks — les noms à rallonge de ses personnages sont truffés de référence et servent, dans leur structure ou dans leurs sons eux-mêmes, à annoncer les chimères historico-sociales dont ils sont le fruit.

*Transition* n'est pas le premier roman de Iain-sans-le-M.-Banks à relever de la SF (on pourra citer à tout le moins *The Bridge*, connu en français comme *Entrefer*, et *Song of Stone*, roman de guerre civile et d'effondrement social dans un futur proche<sup>1</sup>). La signature « Iain M. Banks » semble réservée au *space opera*, plutôt qu'à la SF en général. Ce roman est peut-être la première œuvre de SF « blanche » de Iain Banks (et, hélas, la dernière) à nous offrir autant d'exotisme en contre-point à ses abondantes doses de familiarité. Qu'on en juge à l'aune onomastique : Temudjin Oh, Mr Marquand Ys, Snr Marquan Dise, Dr Marquand Emesere, M. Marquan Demesere, Mark Cavan, Aiman Q'ands ; Plyte, Jésusdottir, Krijk, Heurtzloft-Beiderkern, Obliq, Mulverhill — ces deux listes figurent page 50 et, oui, la similitude de bon nombre des noms de la première liste a une raison précise. Ajoutez à ceci Madame d'Ortolan, Lady Bisquitine, qui réside à Aspherje, Mr Kleist, Adrian Cubbish, et Lord Harmyle — ce dernier passant ses journées au Perineum Club, sur Vermyn St. Banks ne reculait jamais devant un peu d'humour, noir ou pas.

Il est clair dès les premières pages que *Transition* relève de la SF — même si le texte de présentation et résumé, sur le premier rabat de couverture, se livre à d'étonnantes contorsions pour dissimuler ce fait (et l'extrait en 4<sup>e</sup> de couverture réussit l'exploit de rester totalement en marge du fil principal du livre). L'action se déroule dans un certain nombre d'univers

parallèles, et oppose entre elles des personnes qui ont la (rare) faculté de se déplacer entre les mondes. Aucun objet physique, aucun corps vivant ne se déplace d'un univers à un autre : l'esprit des voyageurs se transfère dans des corps d'accueil, en laissant dans leur monde de référence un corps d'origine qui poursuit en leur absence une vie de débile léger ; quant aux hôtes involontaires, ils se réveillent après leur possession, quelque peu désorientés, mais sans souvenir de leurs visiteurs.

Dans la plupart des univers (le nôtre compris), la plupart des gens n'ont pas la moindre idée qu'il puisse en exister d'autres, et encore moins de gens capables de faire la transition. Mais il est une version de la Terre, qui s'appelle Calbefraques, où l'ensemble de la population est au courant, et où l'art de la Transition (et d'autres spécialités liées, comme le pistage ou le brouillage) est enseigné. Calbefraques sert aussi de base au Concern (ou *L'Expédience*, en « français » dans le texte), une sorte de société secrète servie par une organisation paramilitaire qui intervient sur des événements-clé de l'Histoire des univers auxquels ils ont accès pour en optimiser le cours. On retrouve ici un ingrédient qui pourrait rappeler les récits d'Histoire secrète, à ceci près que Banks ne met jamais en scène un personnage historique connu ; on pensera plus banalement aux romans d'espionnage, et bien entendu à un roman précédent de Iain Banks, *The Business*, qui ne relevait pas tout-à-fait de la SF<sup>2</sup>.

La narration suit plusieurs fils parallèles, mais pas simultanés, dont les liens ne deviennent clairs qu'au fur et à mesure de la progression du livre. Temudjin Oh, « the Transitionary », est un agent du Concern. Un assassin hors pair, car un esprit tué pendant qu'il réside dans un hôte humain meurt définitivement, mais pas seulement. Adrian Cubbish vit dans notre monde, c'est un

1. Chroniqué dans KWS n° 45, octobre 2002.

2. Mais qui est néanmoins chroniqué dans KWS n° 41-42, janvier 2002.

jeune homme aux dents longues qui s'est une place dans le monde des *traders* malgré ses origines modestes et son manque de diplômes. Le « Patient 8262 » feint l'amnésie, car l'hôpital où il est soigné lui paraît une excellente cachette contre ceux qui sont à ses trousses. « The Philosopher » est un tortionnaire professionnel, qui raconte sa vie depuis son enfance. On a droit à quelques autres fils de moindre importance.

Je me souviens de comment, il y a fort longtemps de cela, Gregory Benford avait au cours d'une conversation fait remarquer qu'un cliché quasi-permanent du roman dystopique, autant que de la SF « politique » des années 70, est que la lutte contre la dictature, menée par un homme plus ou moins jeune, s'incarne dans une idylle avec une jeune femme séduisante. Dans cette optique, l'intrigue de base est sans réelle surprise. Le Concern a pu se développer à partir du moment où l'on a découvert qu'une personne pouvait en entraîner une autre dans la transition, à condition qu'elles soient physiquement très proches, voire qu'elles s'étreignent. Temudjin Oh est depuis longtemps amoureux de Mrs Mulverhill, amour consommé dans des scènes... amoureusement décrites, et avec une luxure de détails. Or Mrs Mulverhill est devenue une rebelle, opposée à M<sup>me</sup> d'Ortolan, qui manigance depuis longtemps pour s'assurer une domination totale sur le Conseil Central. Et veut utiliser Temudjin comme son arme mortelle.

Si l'intrigue est au fond ordinaire, la construction du roman est virtuose. Un prologue nous offre un fascinant échantillon des aspects du livre, et un aperçu de sa fin — à ceci près que les apparences peuvent être trompeuses... Et on se prend au jeu de la réapparition dans le texte des informations données dès le début. Les renseignements sur la mécanique du transfert entre les mondes et l'histoire du Concern sont distillés au fur et à mesure du récit, entre des descriptions de paysages — physiques, et

culturels : langues, religions et systèmes politiques... John Brunner avait émis l'opinion que la SF, avec son cortège bigarré de planètes étrangères, n'arriverait jamais à la hauteur de la diversité des cultures qui existent ou ont existé sur Terre. Les mondes parallèles évoqués par Banks, souvent au détour d'une phrase, arrivent à être aussi divers que ceux du *space opera*, parce qu'ils puisent dans ces cultures existantes.

Au passage, Banks nous donne bien entendu quelques leçons de morale politique. En passant, de façon ironique, quand nous nous rendons compte que dans la plupart des mondes visités, la religion que l'on associe immédiatement au terrorisme est le christianisme. Par l'exemple, avec la description de notre monde vu au travers de l'ascension sociale d'Adrian Chubbish, personnage parfaitement dénué de scrupules qui traite ses affaires de cœur comme les marchés, et passe de dealer de cocaïne pour les gosses de riches à confident de banquier, puis employé de société financière — sans avoir de connaissance particulière de la finance. Comme le dit Temudjin, qui s'adresse de temps en temps au lecteur, « that single embodiment of a world crippled by its legacy of recent cruelties and a self-lacerating worship of the proceeds of selfishness and greed. Again, this was your world ». La troisième leçon, sur la torture, est administrée de manière presque platement didactique, avec la mise en scène du dilemme classique du policier face au terroriste qui détient l'information sur le lieu d'un attentat à la bombe imminent (pages 262-268). A ceci près que la situation est compliquée par plusieurs retournements... je vous laisse découvrir.

Paradoxalement, Temudjin, qui adore sa maison de Flesse (dans une Suisse de Calbefraques — l'article indéfini est intentionnel), finit par s'attacher à notre monde, mais uniquement via la ville de Venise, dont la *fragre* (l'odeur mentale, si vous voulez) lui paraît unique. Alors que le monde où vit le Patient 8262, noyé dans

la grisaille sordide de son hôpital, se débrouille très bien en matière de justice sociale, d'après les quelques indications qui nous sont données. On pense à la célèbre et historiquement inexacte réplique d'Orson Welles dans *Le Troisième Homme* : « in Italy, for thirty years under the Borgias, they had warfare, terror, murder and bloodshed, but they produced Michelangelo, Leonardo da Vinci and the Renaissance. In Switzerland, they had brotherly love, they had five hundred years of democracy and peace – and what did that produce? The cuckoo clock. » Un cynisme en pleine contradiction avec l'éthique banksienne. Mais on doit tout de suite ajouter que le monde d'où vient le *Philosopher* (tortionnaire convaincu, je le rappelle) est lui aussi aussi gris que la Grande-Bretagne des années 1950 ; que la paisible Calbepfraques (explicitement comparée à la Suisse) a érigé les parcs et les dômes scintillants de l'UPT, University of Practical Talents, où s'enseigne la transition entre les mondes ; et qu'une des raisons pour lesquelles Venise séduit sinon Temudjin, du moins Mrs Mulverhill et sans doute l'auteur du livre, est sa farouche tradition républicaine, qui interdit à tout Doge de se prendre pour un monarque.

Finalement, le *leitmotiv* moral du livre est une dénonciation de l'égoïsme sous toutes ses formes. La version grossière et financière d'Adrian, que nous ne connaissons que trop bien. Le mépris pour la vie d'autrui, tout entouré qu'il est d'hésitations, d'excuses et de références à une autorité supérieur, que manifeste le *Philosopher*. Et l'appétit monstrueux de pouvoir et d'immortalité de M<sup>me</sup> d'Ortolan – car à partir du moment où l'on change de corps pour changer d'univers, il devient possible de changer de corps pour s'assurer une jeunesse éternelle. Et de devenir une sorte de vampire, tenté par la version absolue de l'égoïsme, le solipsisme (lui aussi réfuté au détour d'un cours de l'UPT...)

Bref, du grand Banks, à la fois bourré de l'exotisme qui a assuré le succès de la série de la Culture, et décrivant les détails sordides notre monde familier, comme il a pu le faire dans *Complicity* ou *The Steep Approach to Garbadale*. Un livre qu'on aime, avec ou sans M.

—Pascal J. Thomas

*Science Fiction*

**Ugo BELLAGAMBA**  
***L'origine des Victoires***

Mémoires Millénaires, mai 2013,  
200 p., 15 €

Il est des livres liés à des lieux. Celui-ci l'annonce franchement : chaque chapitre est introduit par une photographie, et par un lieu d'action : Marseille, Digne, Nice, Le Thoronet, Fréjus (si, vérifiez !)... Tous situés en Provence (ou PACA, selon le sigle à la mode). Mais c'est bien un roman de science fiction que nous tenons entre les mains, pas un guide touristique. Tout comme Ugo Bellagamba, l'éditeur de ce livre est établi à Nice – étymologiquement, Niké, la victoire (en grec) : voici pour l'origine du titre, et une autre des pièces que Bellagamba a réussi à assembler en un puzzle particulièrement prenant.

Si je vous dis qu'il s'agit d'une lutte du Bien contre le Mal qui se poursuit depuis le fond des âges, vous me direz *fantasy*. Si je vous dis qu'apparaissent nombre de personnages historiques dans des rôles qu'on ne leur aurait jamais soupçonnés, vous me direz Histoire secrète. Pourtant, ce roman s'inscrit vigoureusement dans la SF, et fait des incursions dans notre futur autant que dans notre passé. L'esprit mauvais, l'Orvet, est une intelligence extra-terrestre, certes immortelle et capable de posséder des êtres conscients, mais mue en fin de compte par le désir de survie et la gourmandise. Beaucoup plus

dans la lignée de Van Vogt que dans celle de Lovecraft. Et ceux, ou plutôt celles, qui s'opposent à l'esprit du Mal, les Victoires, n'ont finalement que peu à voir avec les déesses du même nom ; elles forment une société secrète qui se perpétue au travers des générations (un peu comme dans la série des « Enfants de la Destinée » de Stephen Baxter). Les Victoires ont leurs écoles, et leur transmission familiale, de mère en fille exclusivement, car l'Orvet n'est capable de posséder que des hommes. Et bien entendu, l'Orvet exacerbe les bas instincts des mâles (le livre ne prétend pas qu'il les ait créés, j'ai plutôt l'impression que les hommes, plus que les femmes, représentaient pour lui un terrain favorable en raison de leurs prédispositions à la violence, à la jalousie, au désir sexuel débridé...) Les Victoires, de leur côté, veulent renforcer le versant apollonien de l'humanité, la raison, l'ordre, le progrès... à condition qu'il soit libérateur.

Du combat entre les Victoires et l'Orvet, nous ne verrons que des bribes éparses, séparées par des siècles de distance, avec plus sans doute de défaites que de victoires : mais dans leur défaite et leur mort même, les Victoires savent qu'elles font œuvre utile, en plaçant des embûches sur les pas de l'Orvet. Le caractère épisodique du récit est à la fois sa force et sa faiblesse : nous entrons en peu de pages dans l'intimité de nombre de figures historiques célèbres (l'éclairage fictionnel le plus original est celui qui est jeté sur Thomas d'Aquin), ou de personnages prosaïques mais attachants ; en même temps, on n'a guère le temps de s'accoutumer à aucun d'entre eux, et on reste un peu sur sa faim autant sur leur destinée personnelle que sur les détails de l'organisation qui permet aux Victoires, qui n'ont pas de super-pouvoirs, une telle continuité dans l'action. Mais le roman en est bien un, et s'achève sur une conclusion cosmique à souhait.

Bref, Bellagamba a réussi une nouvelle synthèse entre Histoire et SF, et conquiert un espace nouvel pour celle-ci en la

publiant chez un éditeur peu coutumier du genre. Une victoire de plus.

—Pascal J. Thomas

• Editions Mémoires Millénaires,  
7 rue Auguste Pégurier, 06700 NICE.

[www.memoiresmillenaires.com](http://www.memoiresmillenaires.com)

*Essai*

**Ugo BELLAGAMBA,  
Éric PICHOLLE &  
Daniel TRON**  
*Imaginaires  
scientifiques & hard  
science fiction*

Éditions du Somnium, « Sciences  
& Fictions à Peyresq », n° 4,  
novembre 2012, 286 p., 20 €

Peyresq est un village perdu dans les Alpes de Haute Provence. Presque vidé de sa population dans les années 1950, il a été investi par une association belge qui l'a restauré pour en faire un « foyer d'humanisme », et sert de lieu à des mini-congrès, essentiellement de physique. Mais depuis 2007, il y est aussi question de SF, avec les Journées Interdisciplinaires Sciences & Fictions de Peyresq (pour leur donner leur nom complet). Chaque réunion donnant lieu à la publication d'actes. Au menu : Robert Heinlein, Rudyard Kipling, les subjectivités collectives, pour les années passées, et à paraître : Mars (2011), Intelligences Artificielles (2012), Stanislaw Lem (2013). Tout cela publié par les Éditions du Somnium (une émanation des organisateurs), responsables également des actes des rencontres « SF et enseignement » qui se tiennent depuis 2010 à l'IUFM de Nice, et d'un petit nombre d'ouvrages qui sortent des

sentiers battus<sup>3</sup>. Dont une réédition du fameux *Trames et Moirés* de Gérard Klein (en lien bien sûr avec les Rencontres de 2009).

Autant vous avertir d'emblée, je rends ici compte d'un ouvrage auquel j'ai participé. On y trouve d'ailleurs ma photo page 22 (les salauds, ils m'ont fait une tête de savant fou ! Mais quand je serai Maître de l'Univers, ma vengeance sera terrible...), en exergue d'un article pas sérieux sur lequel je m'abstiendrai de tout commentaire. Le risque n'est pas là. La structure des actes de Peyresq est tout-à-fait unique, en ce sens qu'elle reflète leur organisation : pas, ou presque pas, d'orateur débitant sa conférence à un auditoire passif ; chaque demi-journée est divisée en deux « sessions » introduites par un modérateur chargé d'un bref propos liminaire, et ouvertes ensuite au débat entre tous. L'effectif des participants étant limité (entre 20 et 30), et nombre d'entre eux étant des gens brillants, bourrés de connaissances et d'opinions sur le sujet, les échanges peuvent être passionnants. Et ils sont enregistrés (et filmés) dans leur intégralité. Aux organisateurs incombe le travail de Bénédictins de la synthèse des débats, pour arriver à un livre qui combine des articles soumis par certains participants, la transcription des introductions des modérateurs, et un compte-rendu des échanges (où j'ai retrouvé plein de choses que j'ai dû dire, puisque les organisateurs détiennent des preuves, mais qui ne laissent pas de me surprendre). Et les échanges souvent donnent envie de les poursuivre. C'est là qu'est le risque : au lieu d'une récénsion, que je reprenne la discussion. A bon entendeur...

Je ne vais pas donner ici le sommaire complet du volume. Ni une définition de son sujet, la *hard science fiction*, car c'était justement un des thèmes récurrents des débats. Je noterai plutôt qu'une bonne

partie des propos s'est organisée sur la tension entre deux pôles, celui d'une analyse langagière d'une activité qui s'exprime après tout par le langage, et celui d'une affirmation de l'irréductibilité de l'activité scientifique au seul langage « naturel », verbal. De quelle façon une telle activité se traduit-elle (ou doit-elle se traduire) en littérature, là est la question...

Côté langage et style, on trouvera (dans une certaine mesure) la session modérée par Irène Langlet et l'article de Samuel Minne ; côté irréductibilité de la science, l'article de Gilbert Hottois, philosophe respecté et chantre d'un certain extrémisme de la SF. Quel dommage qu'il n'ait pas pu venir à Peyresq, son article ouvre des perspectives radicales, mais on aurait aimé en discuter plus avant avec lui — je ne suis jamais sûr d'à quel point il est sérieux, surtout quand il se cite (abondamment) lui-même. Une des qualités de Peyresq, soit dit en passant, est justement d'attirer à l'occasion des personnalités connues en-dehors du milieu SF, mais prêtes à jouer pleinement le jeu ; pour cette édition, on notera aussi les noms de Jean Dhombres (historien des sciences) et Bernard Convert (sociologue).

La *hard SF* s'est définie comme une tentative de recentrer la SF sur sa vocation de base, à une époque (les années 1950) où elle avait commencé à s'en éloigner dans de multiples directions. En ce sens, elle se pose comme « la SF de la SF », un noyau dur (*hard core*). Et sa définition à l'intérieur de la SF donne donc lieu à autant de controverses que la définition de la SF par rapport à la production littéraire en général. Le présent volume s'en fait l'écho. Par exemple, le *space opera* est une autre forme de SF radicale, qui adopte des stratégies qui ont pu sembler opposées — Jean-Claude Dunyach développe cette idée dans sa session. Je ne suis pas toujours convaincu par les catégories qu'il propose, mais le sujet est fertile. De même, je ne suis que médiocrement convaincu par l'idée d'une *hard SF* des sciences « molles » (mais là, je remets

3. Nous avons déjà rendu compte de *La Saison de la colère*, de Claude Ecken (KWS 62-63, juillet 2009) et de *Solution non satisfaisante*, de Robert Heinlein (KWS 65-66, juillet 2010).

mon grain de sel). Bernard Convert, dans son article sur les « Science Wars », opère d'ailleurs une remise à plat bienvenue sur le rôle de la sociologie des sciences, au-delà des fantasmes dans un sens ou un autre.

Finalement, il est plus intéressant de parler de la *hard SF* non par le biais de son essence (toujours difficile à saisir) mais par celui de ses fonctions. Ici encore une tension de base : comment écrire une fiction (fausse, par définition) qui soit aussi vraie que possible ? Claude Ecken distingue dans la *hard SF* deux fonctions : spéculation et vulgarisation, tandis qu'Éric Picholle en voit trois : rupture, transmission et création (les deux premières correspondant grosso modo à celles d'Ecken, la troisième renvoyant plutôt à l'influence de la SF sur la science, par la création d'images qui influent la société). Ecken a peut-être tendance à se répéter un peu, Picholle a pour lui sa culture de physicien. Et de façon générale, c'est Éric Picholle qui semble dominer ce volume : il faudrait aussi mentionner sa session sur la physique quantique, ses explications sur le choix de couverture, ses multiples interventions toujours pertinentes...

Mais n'oublions pas la fonction de vulgarisation ; sous la plume de Robert Heinlein, la SF est didactique, et sur cet aspect, Estelle Blanquet est imbattable (et le compte-rendu de la session qu'elle a modérée se lit presque comme un article d'elle). Après tout, si on veut que la *hard SF*, voire la science même, ait encore un public, il faut songer à le renouveler (et ce n'est pas gagné, mais nous débouchons ici sur un problème qui dépasse largement les limites de Peyresq, de KWS, et même de la SF, pour arriver à une question de société... sur laquelle on peut lire l'ouvrage lumineux de Bernard Convert, d'ailleurs, *Les impasses de la démocratisation scolaire : Sur une prétendue crise des vocations scientifiques*, Liber, « Raisons d'Agir », 2006).

Signalons enfin deux contributions qui sortent un peu du cadre que j'ai esquissé,

un historique de la SF iranienne par Maedeh Moghaddam, et une session modérée par Jean Dhombres sur l'usage d'une SF didactique (avant l'heure) par Johannes Kepler — le fameux *Somnium* qui a donné son nom aux éditions.

Bref. Il fallait y être, mais si vous n'y étiez pas, ce livre sera pour vous l'occasion de rejouer la partie !

—Pascal J. Thomas

• Éditions du Somnium, 11 rue du Poilu, 06230 VILLEFRANCHE SUR MER.

<http://somniumeditions.free.fr/>

*Science Fiction*

**Jacques BOIREAU**

***Oniromaque***

Armada, septembre 2012,

252 p., 14 €

Ce roman fait partie de la sélection pour le Grand Prix de l'Imaginaire décerné depuis deux ans au Festival des Grands Voyageurs à St Malo — voir les dates sur votre agenda habituel — et c'est justice pour l'auteur décédé en 2011 qui obtint un relatif succès au début des années 80.

Dans sa préface, Pierre Stolze s'étonne des refus des éditeurs qui ont valu à Jacques Boireau un long purgatoire. Personnellement, et au risque d'en faire bondir certains, je n'en suis guère surpris. Ce roman est un roman de science fiction intelligent. Or souvent ce qui est intelligent fait peur. Et certains éditeurs soucieux de rentabilité, et on les comprend, ont craint que les textes de Jacques n'effrayent les lecteurs et les éloignent de leur collection. On regrettera leur frilosité. Pierre Stolze met en évidence un passage du roman dans lequel Boireau se livre à une imitation — plus qu'à une parodie ou un pastiche — de Louis-Ferdinand Céline. C'est savoureux, c'est juste, et on comprend que certains éditeurs méconnaissant peut-être le sujet

aient eu des doutes à propos de Bébert le greffe ou de La Vigue... On sent que l'auteur se fait plaisir, et il cloue d'ailleurs le bec à d'éventuels détracteurs-critiques en achevant l'imitation par « Ce que je pense de ce récit ? Beaucoup de choses. Je ne parle pas du narrateur, de son caractère, de sa façon d'écrire. Cela a-t-il une quelconque importance ? » et la phrase qui suit replace le tout dans le cadre du roman...

A ce propos, bref résumé. A une époque non déterminée, la Ligue Hanséatique — pour mémoire, Hambourg est un port de la Hanse — s'est emparée de l'Europe du Nord. En Grèce, un coup d'état porte les colonels au pouvoir. Des brigades internationales se créent pour s'opposer aux militaires et tenter de rétablir la démocratie. Jordi, mi-occitan, mi-français s'engage et part pour la Macédoine. Il trouvera là-bas entre autres Dino Buzzati, Carlos Saura, Yannis Ritsos. Ces brigadistes ne vont pas combattre l'ennemi sur le terrain. Ils vont lutter par rêve interposé. Selon les scientifiques de ce roman les rêves peuvent influencer sur la réalité, grâce à l'oniromaque... Une étrange machine dont l'auteur ne nous dit pas grand'chose, préférant nous promener dans les rêves des personnages. Bien sûr Buzzati commandera un fort dominant un désert... Et les cinéphiles se souviendront peut-être d'un film d'Alain Resnais dont le scénario est de Jacques Sternberg (qui a lui aussi trouvé une sortie à notre monde au fond de l'espace) *Je t'aime, je t'aime*, avec Claude Rich. Je trouve que les éditions Armada ont bien du courage de publier aujourd'hui un roman de SF dans lequel on trouve une imitation de Céline (Louis-Ferdinand), des références à Buzzati, Saura, Ritsos et aux Brigades internationales, mais c'est plus facile maintenant que le lecteur peut interroger directement son moteur de recherche pour savoir qui est Pierre-Nicolas Ledoux par exemple. Je me dois d'ajouter que c'est remarquablement écrit. En souplesse, en subtilités et nuances. Jacques Boireau vous prend gentiment

par la main et vous guide à travers les décors que ses personnages créent pour son histoire. Et pour ne pas vous désorienter par ses références culturelles, il les explicite en douceur, en évitant de vexer celles et ceux qui savent déjà. Petite recommandation, ce livre, à mon avis, exige pour être pleinement apprécié une lecture pratiquée en toute sérénité, sans la moindre perturbation. Au coin du feu ou au jardin dans un bon rocking-chair avec votre boisson favorite.

Bonne journée...

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Thomas DAY**  
***Du Sel sous les***  
***paupières***

Folio, « SF » n° 421, avril 2012,  
304 p., cat. F8

Si j'en crois les remerciements de l'auteur (page 289), le roman que l'on vient de lire a été commencé dix ans auparavant. Sur cinq personnes citées on trouve le fils de l'auteur, un directeur de maison d'édition et un auteur avec lequel il a déjà travaillé, autant dire que c'est une production « familiale ». En revanche on sent bien le passage entre ce qui fut écrit et le rajout pour achever le produit. C'est dommage, et j'avoue que Thomas Day avec *La voie du Sabre* et *L'homme qui voulait tuer l'empereur* nous avait habitué à mieux, même s'il nous avait déjà fait le coup du dix ans après avec la reprise en 2011 d'un roman écrit en 2001...

J'aime assez le titre, mais sauf à l'avoir vu une fois dans le roman, je n'ai pas trop saisi son rapport avec l'histoire. Une histoire d'enfants perdus à la Caro et Jeunet, une histoire d'usine qui produit du danger et fait travailler des enfants, une fuite et des hommes qui jouent les spiritistes et les sociétés secrètes... Vous avez le choix ou vous considérez qu'il s'agit

d'un hommage réussi aux histoires que vous avez déjà lues et vous repérez d'autres références, diffuses — Fritz Lang *Métropolis*, Victor Hugo *L'Homme qui rit* (page 206), ou directes comme Volodine (Antoine) ou Reverte (Arthuro Perez) (page 229), Yeats (page 177) ou Eliot (page 258), ou vous pensez pastiche et pochade ; ou mieux, catharsis : on peut imaginer l'auteur se délivrant de ses lectures pour passer à autre chose.

Cette façon de faire cautionner son texte par des auteurs que le lecteur est censé connaître me semble trahir un sens certain de la facilité. En tout cas elle évite à l'auteur d'avoir à créer une ambiance... un peu comme quand le dessinateur Binet au lieu de dessiner le décor des Bidochons écrivait « chaise, armoire » en lieu et place des objets. Mais on imagine des concours de lecteurs à la recherche des références...

—Noé Gaillard

Cet article est paru, dans une version différente, sur <http://www.murmures.info/>

*Fantastique*

**Pablo DE SANTIS**  
***La Soif primordiale***  
***(Los anticuarios)***

Métailié, février 2012,  
246 p., 18,50 €

Santiago, jeune réparateur de machines à écrire dans les années 50 à Buenos Aires, devient brutalement —suite au décès du responsable — chef de la rubrique ésotérique du journal, et par voie de conséquence informateur au ministère de l'Occulte. Il va devoir prendre conscience de son rôle, de la nécessité d'informer un ministère secret mais actif.

Son travail de journaliste le met en contact avec des spécialistes des superstitions, il assiste à un meurtre et surtout entre en relation avec « les Antiquaires » que le lecteur aura vite fait

de prendre pour des vampires. En tout cas ces antiquaires sont victimes de la soif primordiale. Ils ont soif de sang. Par la faute d'un amour auquel il ne peut résister (« Que peut la volonté quand elle a le hasard contre elle ? ») il cessera de lutter contre cette soif.

Nous sommes bien loin des histoires de vampires et autres peuples des ténèbres qui hantent les librairies aujourd'hui. Nous sommes dans la littérature tout court. Ce livre se lit comme de la littérature générale. Le personnage est certes sceptique, il cherche le rationnel auquel il est habitué. Mais à partir d'un moment il disparaît pour céder la place à de l'émotionnel. Quelle que soit la réalité, si vous la regardez avec les yeux humides (pleurs de rire ou de chagrin) vous risquez de ne pas la reconnaître, de vous sentir ailleurs. Santiago est lucide mais il est passé de l'autre côté et de toute façon on pensait qu'il n'était pas « à sa place » lorsqu'il réparait les machines à écrire et retenait les leçons de celui qu'il a remplacé : « Les mots sont faits pour l'erreur, tout ce que nous exprimons avec des mots sera toujours erroné. » Voilà de quoi nous faire réfléchir, d'autant plus qu'une fois entré dans ce roman il est difficile de s'en extraire, de cesser de persister dans l'erreur... de l'auteur .

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Sylvie DENIS**  
***L'Empire du sommeil***

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », septembre 2012,  
412 p., cat. 5

Enfin un titre pour moi : depuis quelques années, je ploie l'échine sous le joug de l'empire du sommeil, qui, maître inflexible, vient dévorer mes soirées et me priver de conscience jusque devant le clavier de mon ordinateur. Je ne compte

plus les fois où, réveillé en sursaut d'un somme non désiré, j'écarquille à grand peine des paupières de plomb pour contempler le désolant spectacle des lignes de virgules, de *y* ou de *n* qu'a imprimées sans trêve mon index inconscient. Voilà pourquoi il m'a fallu des mois pour arriver au bout de ce livre, non que j'aie trouvé l'expérience rebutante, bien au contraire, mais qu'il me restait tellement peu de temps à lui consacrer (et voilà pourquoi *KWS* est en retard, mais bon, c'est pas l'éditorial, ici).

Le sommeil dans ce livre prend des proportions tout autres : il enjambe le temps, permettant au dormeur de laisser s'écouler les décennies et de rejoindre un futur meilleur. Mais depuis que le GSV (gène du sommeil variable) a échappé au contrôle de ses créateurs, le long sommeil est aussi une maladie qui menace l'équilibre de la société interstellaire. Les choses sont compliquées par le fait que ladite société (humaine) se divise en les mondes qui ont accepté la Charte, sorte de code du respect de l'individu et du refus du capitalisme sauvage, et les mondes qui restent sous le contrôle des Cartels. L'organisation de la Charte repose sur les « grands modifiés », êtres humains augmentés par la technologie qui prennent en charge l'organisation d'une planète... ou s'associent pour former un gigantesque vaisseau spatial.

Dans un petit coin de la galaxie ignoré de tous, sauf de certains vaisseaux spatiaux de la Charte qui jouent les cachottiers, la planète Ninhs a vu éclore, malgré son orbite absurdement excentrée et ses saisons qui durent des siècles, la civilisation des Ninhsis, sortes de gros lémuriens arboricoles. Jusqu'au jour où *L'Abondant*, un vaisseau fidèle à la Charte, succombe à une attaque de la criminelle Kiris T. Kiris alors qu'il est en orbite autour de Ninhs. Il ne lui reste plus qu'à éclater en une poignée de modules de secours qui se posent tant bien que mal. Kiris T. Kiris fonde une cité militarisée en se clonant indéfiniment, d'autres passagers peuvent s'enfuir avec la

complicité de ce qui reste du vaisseau et leurs descendants, qui ont oublié leurs origines, fondent une civilisation humaine dont le niveau de développement rappelle le 18<sup>e</sup> siècle européen, mais dont le système politique est une théocratie étouffante. Tous ces événements sont relatés dans *La Saison des singes*, premier volume du dyptique. Au cours de celui-là, Pierre Malavel, garçon aventureux sorti d'une petite ville humaine de Ninhs, va se rendre compte du changement de saison que subit la planète, prendre contact avec les Ninhsis, fonder une compagnie de dirigeables pour aider les humains à déménager vers le sud, retrouver un fragment de l'Abondant (Irinat Mincor)... A la fin de ce premier livre, il fait partie des rares humains qui sont invités régulièrement sur l'astéroïde où Irinat s'est installée, en orbite autour de Ninhs.

Le deuxième roman reprend là où le premier s'était arrêté : Gabriel Burke, détective privé dont les talents restent à prouver, et survivant conscient du naufrage de *L'Abondant*, arrive à s'échapper de Ninhs, rencontre un autre vaisseau de la Charte. Le huis clos planétaire, qui a duré des siècles, va sans doute se fissurer. Et au sol, le changement de saison continue de d'exercer ses effets : là-haut dans la montagne, la guerre larvée continue entre les clones de Kiris T. Kiris et les machines restées fidèles à la Charte, les humains se sont installés en nombre chez les Ninhsis, au point de créer des tensions, le pouvoir absolu de l'Eglise se crispe et renforce son contrôle sur sa capitale, Karshat...

Vous l'aurez compris, *L'Empire du sommeil* n'est pas un livre simple et monomane. S'il reste classique dans ses intentions — c'est de la SF, et même du *space opera*, c'est de la narration — il est ambitieux dans sa structure, et multiple dans ses points de vue et ses fils de narration. Les longs intervalles de temps entre les différentes péripéties imposent d'avoir des personnages qui vieillissent considérablement (quand ils n'ont pas le recours de se réfugier dans le

long sommeil). Certains s'engagent dans des chemins imprévus, comme Aleshka qui s'adapte à sa prison, d'autres changent, comme Pierre Malavel, aventurier devenu chef d'entreprise. Au point que l'arrivée de nouveaux personnages, comme le remuant Pierre-Oh, petit-fils du précédent, finit par sembler nécessaire à revitalisation du roman.

J'ai fini par en tirer une impression de structure éparpillée — mais, je l'ai dit, c'est sans doute ma lecture qui a été éparpillée. On pourrait dire que Sylvie Denis ranime la tradition du *fix-up*, procédé auquel Van Vogt avait eu recours plus que de raison — mais Van Vogt n'était jamais raisonnable, et encore moins quand il invoquait, grandiloquent, les « intérêts de la raison ». Sylvie Denis n'a pas cette sorte de folie ; au contraire, elle arrive à faire vivre chacun de ses personnages, chacun de ses lieux, comme une maison où l'on voudrait bien s'installer, passer plus de temps dans un fauteuil profond à regarder s'affairer les membres de la famille, à humer les arômes du dîner que se prépare (ledit dîner fût-il une bataille de nefs interstellaire). Mais non, il faut vite s'en aller vers une autre étape du voyage, et l'auteur n'est pas du genre à nous pondre une tétralogie, même si elle disposait ici d'une matière plus que suffisante pour ce faire.

Par exemple : le dyptique *Saison des singes/Empire du sommeil* a une évidente dette envers la série de la Culture de Iain M. Banks, la Charte prenant la place de la Culture, et les Cartels celle de ses multiples ennemis. Avec une originalité : les vaisseaux intelligents et gigantesques qui, dans la Culture comme dans la Charte, sont à la fois les sentinelles et l'essence de la civilisation, ne sont pas chez Denis gouvernés par des intelligences artificielles à l'humour sarcastique, mais par des consortiums d'humains modifiés. On a dans le livre quelques aperçus de la vie précédente d'un de ces humains (Irinat Mincor), de ses relations avec ses

équipiers au sein du vaisseau. Tout cela sur le mode de la réminiscence, puisque *L'Abondant* a été détruit et ses composants humains détruits ou dissociés. Quels développements passionnants pourrait-on imaginer à propos de la vie interne d'un tel vaisseau ? (Ou peut-être valait-il mieux les laisser imaginer...) Autre divergence avec la Culture : les peuples heureux n'ayant pas d'histoire, sans doute, Banks place souvent ses livres dans les différentes sociétés humaines qui ne relèvent pas de la Culture, voire s'opposent à elles, et nous n'avons droit qu'à de brefs aperçus de la Culture elle-même (au-delà de son écorce militaire qu'est la section des Circonstances Spéciales). Denis relève le défi de mettre en scène dans *La Saison des singes* certains mondes de la Charte, avec leurs difficultés internes — mais là encore on passe vite, comme on passe vite sur la vie misérable des prolétaires soumis aux Cartels, qui fait l'objet de quelques chapitres de *L'Empire du sommeil*. Il y aurait là aussi eu, me dis-je, la matière de bien des chapitres, ou de bien des romans.

Ou de bien des nouvelles ? Denis est un auteur qui a rarement produit quand et où on l'attendait. J'ai d'excellents souvenirs de son premier recueil. Qui sait où elle frappera la prochaine fois. En attendant, nous avons ici un livre plein de pistes fascinantes.

—Pascal J. Thomas

*Fantastique***Hideo FURUKAWA*****Alors Belka, tu n'aboies plus ?******(Beruka, hoenai no ka?)***Éditions Philippe Picquier,  
février 2012, 382 p., 19,80 €

J'ai longuement hésité avant de me décider à vous parler de ce roman. Il est difficile à caser dans les genres qui nous intéressent parce qu'il relève du « composite ». On y trouve du fantastique (les animaux qui se parlent, ont une conscience d'eux mêmes et du monde), de la Science-fiction (des recherches scientifiques sur les animaux, la guerre déclarée par les chiens au XXI<sup>e</sup> siècle), de l'espionnage avec la poursuite du vieux qui se cache et la recherche, et bien sûr de la littérature générale. Ceux qui aiment les chiens seront, je pense, passionnés par le rôle joué ici par ces bêtes. L'auteur, par le biais de l'histoire des chiens nés du croisement de chiens militaires japonais avec des chiens militaires américains et de leur descendants à travers la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, nous livre une fable et prête à ses héros une volonté, un destin. Bien sûr cette histoire ne se déroule pas de la seule volonté des animaux, les hommes ont leur part. Et ils se comportent avec leur égoïsme habituel et pire leur indifférence à l'égard de ces chiens d'exercices, ces chiens cobayes. L'auteur parvient à rendre ses chiens sympathiques parce qu'il leur laisse leur instinct sans l'encombrer de pathos. C'est l'homme qui patauge dans le pathos et ne s'en remet pas. J'espère que vous imaginez la difficulté qu'il peut y avoir à raconter la vie des chiens par eux-mêmes. Cela peut faire penser à l'exercice de style d'un Rosny Aîné écrivant *La Guerre du feu* ou *Le Félin géant*. Comment prêter des sentiments à ceux ou celles qui n'ont pas le moindre mot pour traduire ce qu'ils

ressentent ? Avec ces chiens dont la généalogie est présentée dans les premières pages nous avons des humains qui jouent les guides, les agents de liaisons, les interfaces. Leurs sentiments à eux transposent ceux des chiens.

Ce livre mérite bien que vous dérogez à vos lectures habituelles figées (?) dans les collections particulières.

—Noé Gaillard

*Science Fiction***Peter F. HAMILTON*****Manhattan à l'envers***  
***(Manhattan in Reverse)***Bragelonne, « Science Fiction »,  
novembre 2012, 352 p., 22 €

« Sans s'interrompre, elle nous jeta un regard dépourvu d'intérêt. »

« Je fais ceci avec la triste connaissance que les dirigeants et institutions de notre vieux pays nous ont failli totalement. »

Ceux qui cherchent à se libérer du malaise oppressant et irrémédiable qui afflige actuellement le Royaume-Uni sont invités à le faire en respectant les restrictions suivantes. »

« Un air de dédain s'affichait sur son visage quand ils lui lançaient des regards blessés sur son passage. »

« Je fus frappée comme un ballon de football bon marché. »

« Vu de l'extérieur, on pourrait penser que j'étais un carriériste standard comptant les jours avant la retraite. Vous auriez tort, j'en suis arrivé à haïr passionnément ce boulot. »

« Je vais vous le raconter aussi précisément que je m'en souviens, c'est-à-dire presque mot pour mot. »

« La boule de duvet roux était un vrai gredin plein d'animation, comme tout chaton âgé de deux mois. »

« — Qu'est-ce que tu mates ? demanda-t-elle

— Rien, promis-je rapidement. »

Ces échantillons vous suffisent-ils ? Je n'ai pas tout relevé mais je voudrais signaler qu'au lieu de s'insurger parfois encore contre l'envahissement du français par l'anglais on pourrait s'inquiéter sérieusement de voir cette pauvre langue française ainsi maltraitée sous prétexte de respect de la langue originale, ou par manque de relecture sérieuse... Et je regretterai que les sept nouvelles de ce recueil aient été traduites par trois traducteurs différents et de niveaux très hétérogènes, une harmonisation aurait été plus que bienvenue. C'était le mot du râleur patenté.

Revenons à nos moutons. Il s'agit d'une rareté. Un recueil de nouvelles d'un romancier nous ayant habitué aux diptyques, aux longues séries. Et je recommanderai de le lire dans l'ordre chronologique de parution des nouvelles — grâce au copyright des textes — cela donnera une idée de l'évolution de Peter F. Hamilton en tant que nouvelliste. Car il y a loin entre le premier texte de 2000 et le dernier de 2011. « En regardant pousser les arbres » (titre en traduction littérale) propose une enquête sur un meurtre dans une société anglaise *steampunk* (mélange d'archaïsme social et de modernité technique) où les individus bénéficient d'une quasi-immortalité. Entre Agatha Christie et Isaac Asimov, on se laisse prendre au jeu... Mais on préférera et de beaucoup « Manhattan à l'envers ». Au moins parce que la traduction en est bien meilleure et parce qu'on y retrouve l'enquêtrice de « Le piège à Démons ». Paula Myo est une jeune femme presque omnipotente qui sait manipuler toutes les nouvelles technologies et se met au service du Conseil qui dirige tout, elle est originaire de Huxley's Haven ( le refuge de Huxley, prénom Aldous, la planète étant surnommée, on s'en doute : « La ruche »). Dans « Le piège à démons », elle retrouve

et punit un criminel, et dans « Manhattan à l'envers », elle ramène la paix sur une planète rurale que des voyous étaient sur le point de mettre à feu et à sang pour une question d'or. Toutes les autres nouvelles ont un vieux fond classique et ne surprendront pas les amateurs du genre, elles n'ajoutent et ne retirent rien à la gloire de l'auteur. Un auteur qui reprend et déforme les vieux clichés pour parler de la France : « Paula s'étonnait presque qu'il ne porte pas un béret et ne fume pas la cigarette, tant il jouait à la perfection une indifférence toute parisienne. » Étonnant, non ?

—Noé Gaillard

*Fantastique*

**Joe HILL**  
***Fantômes —***  
***Histoires troubles***  
***(20th Century Ghosts)***

JC Lattès, février 2010,  
358 p., 20 €

En préambule, il faut constater que, même si ce recueil de nouvelles s'intitule *Fantômes*, l'ensemble des textes qui le compose n'est pas totalement dédié aux revenants. En effet, ce livre rassemble pas moins de quinze récits plus ou moins courts (avec un bonus caché) qui vagabondent sur les terres du fantastique. La majorité de ces nouvelles de Joe Hill a paru, entre 1999 et 2005, dans diverses revues et anthologies anglo-saxonnes. Dans son introduction, Christopher Golden, romancier et scénariste de BD, explique comment il a découvert ce nouvel auteur prometteur et comment il a été conquis par sa manière d'écrire qui laisse une grande place à l'imaginaire du lecteur.

Les fantômes qui donnent leur titre à cet ouvrage prennent donc diverses apparences. Il y a ainsi ce revenant à visage humain qui hante une salle de

cinéma, dans un texte empreint d'une douce nostalgie, mais très étrangement intitulé « La Belle au ciné hantant » (« 20th Century Ghost » en version originale). Il y a également cette machine à écrire possédée par l'esprit de son défunt propriétaire, dans « Schérazade a encore frappé » (« Scheherazade's Typewriter »), le bonus inédit caché les remerciements de l'auteur.

Au-delà des seuls fantômes du titre, Joe Hill se laisse aller à explorer quasiment tous les domaines du fantastique. Le texte d'ouverture du recueil, « Dernier cri » (« Best New Horror »), est véritablement terrifiant. Il fait partie de ces histoires efficaces qui prennent aux tripes, tout particulièrement lorsque l'écrivain parvient à suggérer l'horreur en évitant le piège d'une description dégoulinant d'hémoglobine.

Si suggérer est la clé de voûte de ce premier texte, ce n'est pas celle de la troisième nouvelle proposée au sommaire de *Fantômes — Histoires troubles*. En effet, « Pop Art » est un récit singulier où Hill entraîne ses lecteurs dans un monde totalement cohérent, mais parfaitement surréaliste dans lequel il n'est nullement surprenant de croiser un garçon en plastique gonflable, juif de confession, à l'avenir incertain, surtout s'il s'approche du moindre objet tranchant ou piquant.

Avec « La Cape », Joe Hill crée un pont entre littérature et bandes dessinées puisqu'il invite ses lecteurs à rencontrer un homme qui possède un pouvoir digne d'un super-héros. L'auteur fait apparaître cette vérité petit à petit, en prenant le temps de faire découvrir quelques éléments du passé de cet homme et les raisons pour lesquelles il n'utilisera jamais ses capacités extraordinaires pour le bien commun, mais les pervertira pour accomplir une vengeance personnelle. Un tel récit se situe bien évidemment dans la droite ligne des *comic books* qui désacralisent le super-héros et lui rendent son humanité avec ses bons et surtout ses mauvais côtés, un mouvement initié par le scénariste anglais Alan Moore avec ses

*Watchmen* (qui ont été superbement mis en images par son compatriote Dave Gibbons et publiés par l'éditeur américain DC Comics, en 1986-87). Cette manière d'appréhender les super-héros a depuis été reprise par bon nombre de scénaristes, y compris au cinéma, mais, avec « La Cape », Joe Hill réussit à surprendre le plus blasé des lecteurs de *comic books*. Juste retour des choses, cette nouvelle a été tout naturellement adaptée en bandes dessinées par Jason Ciaramella et Zach Howard pour IDW Comics, l'éditeur qui par ailleurs publie *Locke & Key*, un *comic book* créé et écrit par Joe Hill, avec la collaboration du dessinateur Gabriel Rodriguez.

Fantômes, vampires, morts-vivants, réminiscences de Kafka, tueurs mystérieux ou monstrueux, Joe Hill touche pratiquement à toutes les thématiques du fantastique dans la quinzaine de nouvelles qui constitue *Fantômes — Histoires troubles*. Au gré de ses textes, il parvient ainsi à convaincre, surprendre, enthousiasmer, effrayer, fasciner et déclencher toute une gamme de sentiments avec des histoires qui n'ont rien de stéréotypé. Il n'est donc pas besoin de chercher une quelconque filiation à ce nouvel auteur qui prouve, à travers ce recueil, et au-delà dans ses romans *Le Costume du Mort* et *Cornes*<sup>4</sup>, qu'il est un véritable écrivain capable avec les mots issus de son imagination fertile de titiller l'imaginaire en friche de ses lecteurs.

—Philippe Paygnard

4. Chroniqués dans KWS 71, octobre 2012.

*Science Fiction*

**Joël HOUSSIN**

***Loco***

Editions Ring, septembre 2012,  
236 p., 16 €

Hormis son travail - remarquable - pour la télévision (*Les bœufs-carottes*, un plaisir) Joël Houssin ne nous avait rien donné à lire depuis 1990, un bail. Et je suppose que les amateurs de notre genre favori regrettaient ce silence. Pour ce *Loco*, on sautera allègrement la préface déjantée de Maurice G. Dantec. Toujours un peu excessif l'écrivain, qu'il parle de Bernard Blanc sans le citer, ou qu'il veuille rendre hommage à Houssin : « À côté de *Loco*, *Orange Mécanique* fait figure de conte pour enfant. » ( Nous n'avons pas du voir le même *Orange mécanique*.)

En tout cas ce *Loco* est digne de la traduction en français de ce mot espagnol : « Fou ». Imaginez un monde post apocalypse dans lequel s'opposent les individus sains et les contaminés par la radioactivité. Les sains se bourrent de protections sanitaires et s'entourent de soldatesque bien armée pour se protéger des Contas... Ces derniers sont en quasi permanence drogués et répartis en clans, en gangs qui se mènent la vie dure pour le « plaisir » de vivre dangereusement avec une raison (un peu comme dans un autre roman de Houssin : *Blue*, sans oublier les points de ressemblance avec *Locomotive Rictus*, du même auteur, signalés ailleurs par Philippe Curval). Malcolm (on notera que le personnage principal d'*Orange Mécanique* est joué par un acteur nommé Malcolm McDowell) est le chef des Anges Rouges, et il parvient à fédérer les clans pour constituer une véritable armée qui affrontera celle des Sains. Kiss Apok est un animateur télé qui, aidé par une secte et un Noir, met en scène les déclarations d'un fœtus sur le point de naître dans le

ventre d'une morte. Le fœtus est baptisé « Thanatos » et alimenté en drogue...

La chute de l'histoire est un grand chambardement placé sous la référence à une chanson chantée par Serge Reggiani et écrite sauf erreur par Henri Gougaud... Rappelez-vous : « Les loups sont entrés dans Paris ». Et les hommes sont contraints de résister face aux loups. Les amateurs de science fiction qui connaissent leurs classiques ont sans doute dans leur bibliothèque *Demain les chiens* de Clifford D. Simak, avec ce roman de Houssin ils ajouteront un « Demain les loups » ou un « Demain les hommes » puisque comme chacun sait « L'homme est un ... pour l'homme ».

Je vous recommanderai de bien faire attention aux phrases citées en début de chapitre, autant pour leur sens que pour certains de leurs auteurs, rares en Science-Fiction (Boris Vian, Le Clézio).

—Noé Gaillard

Cet article est paru, dans une version différente, sur <http://www.murmures.info/>

*Fantastique*

**Robert KIRKMAN &  
Jay BONANSINGA**

***The Walking Dead —  
L'Ascension du  
Gouverneur***

***(The Walking Dead —  
Rise of the Governor)***

Le Livre de Poche, n° 32556,  
mars 2012, 350 p., 8,10 €

Ils sont cinq à fuir le monde civilisé qu'ils ont connu pour échapper au mal mystérieux qui frappe autour d'eux. Une étrange maladie, à moins qu'il ne s'agisse d'une malédiction, transforme hommes, femmes et enfants en impitoyables zombies avides de chair humaine. À la tête

de ce petit groupe de survivants, Philip Blake fait tout son possible pour que sa fille, Penny, ne se rende pas compte de l'horreur de la situation. Il sait qu'il peut compter sur ses amis Nick et Bobby, et, à défaut, sur son poltron de frère Brian. Ensemble, ils espèrent rejoindre Atlanta où, si l'on en croit les ultimes émissions radio, des centres d'accueil attendent les derniers rescapés.

Après la bande dessinée, puis l'adaptation télévisée, voici que la société post-apocalyptique de *The Walking Dead* s'adapte à la forme romanesque. Ce livre est tout naturellement cosigné par Robert Kirkman, créateur et unique scénariste du *comic book* publié par Image Comics (depuis 2003) et producteur exécutif de la série TV diffusée sur la chaîne américaine AMC (depuis 2011). Cependant, contrairement aux deux versions préexistantes, *L'Ascension du Gouverneur* ne s'intéresse pas à Rick Grimes et aux héros déjà mis en avant dans les épisodes BD et TV. Le lecteur ou le téléspectateur ne sera pas dépaysé pour autant puisqu'on retrouve dans ce roman tous les éléments qui participent au succès de la bande dessinée comme de la série télévisée, à savoir de véritables armées de morts-vivants et une lutte presque sans espoir pour les rares survivants.

Si aucun des héros des autres versions de *The Walking Dead* n'est présent dans les pages de ce livre, ce dernier s'intéresse cependant à un antagoniste d'importance apparu dans les planches du *comic book* et dans la troisième saison du feuilleton télévisé : Philip Blake, plus connu sous le titre de Gouverneur, maître incontesté et brutal de la petite ville de Woodbury (*The Walking Dead* n° 27 daté d'avril 2006). Cette biographie tout à fait autorisée du Gouverneur permet de découvrir comment un être humain normal a pu se transformer en un démoniaque tyran digne des plus décadents des empires.

Dans *L'Ascension du Gouverneur*, Kirkman et Bonansinga décrivent ainsi le parcours de ce survivant attaché à sa fille, Penny, son unique raison de vivre dans un

monde en pleine déliquescence. On le suit dans cette fuite, sans autre but que la survie, au milieu de contrées où la mort l'emporte irrémédiablement sur le vivant. Si Philip Blake et ses compagnons de voyage sont cinq au début de cette terrible aventure, leur nombre ne cessera de décroître au fur et à mesure de leurs confrontations avec les implacables et innombrables morts-vivants, mais aussi de leurs rencontres avec d'autres survivants qui leur feront définitivement désespérer de l'espèce humaine.

Tel qu'il a été conçu et écrit, *L'Ascension du Gouverneur* est le complément idéal à la lecture de la bande dessinée *The Walking Dead* (disponible en France aux Éditions Delcourt) et à la vision de la série télévisée homonyme. Rien n'interdit cependant de pénétrer le cruel univers imaginé par Robert Kirkman par le biais de ce roman dont le retournement final vaut le détour.

—Philippe Paygnard

*Science Fiction*

**Ursula K. LE GUIN**

***Pouvoirs***

*(Chronique des rivages  
de l'Ouest, vol. 3)*

*(Powers)*

L'Atalante, « La Dentelle du  
Cygne », mars 2011,  
414 p., cat. 6

Ce roman a obtenu le prix Nebula 2008 et bien entendu il fait la preuve, si besoin était, du talent d'Ursula Le Guin. Comme les deux autres titres de cette chronique (même éditeur) il met en scène des jeunes confrontés d'une part à leur « pouvoir » et d'autre part à la société qui les entoure ou qui les accueille. Le héros ici s'appelle Gavr ; il vit dans une des Cités-États des Rivages de l'Ouest, il a été enlevé très jeune à son peuple d'origine, et s'il vit et

joue avec les enfants du Seigneur il demeure “un esclave”. Il ne peut échapper à son sort, mais il a des visions (de l’avenir).

Un jour sa sœur et une des filles de la maison sont emmenées dans une maison particulière. Puis la cité sera attaquée et Gavir devra fuir. Il découvre la réalité du monde, les mendiants, les anarco-récupérateurs, et d’autres. Il passe un temps dans une communauté plus ou moins écologique mais y découvre les mêmes tares qu’ailleurs. Il aime... On se doute de la fin, donc je n’irai pas plus loin.

Le récit est à la première personne et je soupçonne le lecteur — jeune ou moins jeune — de se laisser surprendre, de perdre complètement ou par instant tout esprit critique. Qu’en ferait-il d’ailleurs ? Les épisodes qu’il vit par l’intermédiaire de Gavir sont tous crédibles, vraisemblables dans les mondes imaginés par Le Guin (celui des pauvres, des esclaves et celui des riches et des maîtres). Ces mondes unis par les lieux sont pourtant éloignés pour ce qui est des comportements, le regard de Gavir, un peu naïf, accentue les contrastes. Le jeune âge du héros exacerbe la violence des adultes, mais il ne lui confère nulle innocence. Au contraire il semble par moment lui donner une lucidité supérieure. Le Guin lui fait dire par exemple : « La liberté était un supplice indescriptible ». Je gage que le jeune lecteur peut percevoir la même impression, la lire partagée par un autre doit aider à supporter.

Si vous ne savez pas quoi offrir pour Noël cette trilogie est la bien venue.

—Noé Gaillard

Cet article est paru, dans une version différente, sur <http://www.murmures.info/>

*Enigmatique*

**Henri  
LOEVENBRUCK &  
Fabrice MAZZA**

**Sérum**

*Saison 1, Épisodes 1 et 2*

J’ai Lu, n° 9919, mars 2012, 190 p.,  
& n° 9941, avril 2012, 218 p.,  
6 € chaque volume.

Inspectrice de la police de New York, Lola Gallagher enquête sur une bien étrange affaire. En effet, pour empêcher un crime, elle doit découvrir, dans les plus brefs délais, un événement à venir enfoui au plus profond de la mémoire en lambeaux d’une jeune et jolie amnésique. Cette dernière, qui se prénomme peut-être Emily, a été agressée et a reçu en pleine tête une balle, qui ne l’a pas tuée, mais qui a effacé une bonne partie de ses souvenirs. Pour parvenir à ses fins, Lola peut compter sur l’aide de son collègue et amant Phillip Detroit, et sur celle, plutôt intéressée, du docteur Arthur Draken, le meilleur psychiatre de la ville.

Après la *fantasy* (cycle de *La Moira* et de *Gallica*) et le thriller (les aventures d’Ari Mackenzie), Henri Loevenbruck, aidé ici par le spécialiste des énigmes et des jeux de logique qu’est Fabrice Mazza, renoue avec ce genre pratiquement oublié qu’est le roman-feuilleton. Il le fait en modernisant la forme et le fond de manière à captiver son lectorat. Conçu à base de polar et de thriller, *Sérum* joue ainsi avec le mystère de certaines situations et les énigmes non résolues. *Enigmatique*, l’histoire semble pouvoir à tout moment basculer vers le roman policier le plus noir, comme elle peut verser du côté du fantastique urbain ou encore virer vers le techno-thriller à connotation psychologique.

En matière de roman-feuilleton, on peut cependant noter qu’avant le duo

Loevenbruck-Mazza, d'autres auteurs de renom se sont déjà essayés à l'exercice comme Stephen King et sa *Ligne verte* (publié en France par les Éditions J'ai Lu en 1996) ou John Saul et ses *Chroniques de Blackstone* (J'ai Lu en 1998). Des expériences restées sans lendemain, malgré l'incontestable qualité du premier qui fut réédité en un seul volume dès 1997, puis superbement adapté au cinéma par Frank Darabont en 1999.

Comme tout feuilletoniste digne de ce nom, Loevenbruck et Mazza livrent donc, dans les deux premiers épisodes de *Sérum*, un récit plein d'action et de rebondissements. On retrouve, à la fin de chacun des dits épisodes, ce que les Américains appellent un *cliffhanger*, une technique qu'Alexandre Dumas ou Eugène Sue maîtrisaient à merveille, sans la nommer ainsi, lorsque leurs feuilletons paraissaient dans les pages des plus grands quotidiens de leur époque.

Loevenbruck et Mazza modernisent cette manière d'écrire en utilisant certains codes tirés des séries et feuilletons télévisés avec, par exemple, cette présentation de quelques extraits de scènes de l'épisode à venir en fin d'ouvrage, et sur le même modèle, un bref résumé de l'épisode précédent au début du suivant. Autre innovation d'importance, l'insertion de *flashcodes* au fil des pages donnant accès, via un téléphone mobile et Internet, à du contenu multimédia supplémentaire (musique, vidéo et divers documents). Un site dédié et un compte Twitter permettent également de suivre au plus près l'actualité de *Sérum*.

Cet ensemble de gadgets purement technologique ne vient cependant qu'en complément d'un texte qu'Henri Loevenbruck et Fabrice Mazza triturent à l'envi pour prendre au piège un lectorat trop souvent volatile et l'obliger à rester présent tout au long des six épisodes espérés de cette première saison de *Sérum*.

—Philippe Paygnard

Jeunesse

**Danielle  
MARTINIGOL  
Cantoria**

L'Atalante Jeunesse,  
« Le Maèdre », février 2013,  
252 p., cat. 2

Les amateurs d'Ann McCaffrey se feront un plaisir d'initier à la grande dame les jeunes lecteurs qu'ils connaissent en leur offrant ce livre.

L'auteur a imaginé un monde sur lequel le chant est énergie. C'est un chant de prolétaire sans gloire qui fait marcher les machines (avions) à vapeur dont disposent les nobles. Le reste de la population s'active au services des maîtres qui, pour certains, disposent de la magie. Khéna, une jeune noble, est dédiée par sa famille au service de la déesse Astrale. Sa voix est de toute beauté. Arth, qui est amoureux d'elle et dispose d'une belle voix, peut la suivre vers la ville pour tenter sa chance. L'adieu qu'ils chantent en quittant le lieu de leur naissance est déchirant. Mais les adultes veillent, et le conflit entre les gentils préoccupés d'un bien-être général et les méchants occupés uniquement de leur seul bien-être va prendre une tournure particulière puisque approche une configuration astrale précise qui ne se présente que rarement, j'espère que les lecteurs de McCaffrey ont bonne mémoire. L'expédition précédente avait été un peu catastrophique. Les gentils qui se méfient de ce qui peut arriver ne veulent envoyer qu'un vaisseau, les méchants qui veulent tirer tout le bénéfice de l'opération voudraient être les seuls...

Je ne me permettrai pas de dévoiler la double fin de ce roman. Mais comme il s'agit d'une parution dans une collection Jeunesse, vous pouvez l'imaginer. En revanche pour se démarquer des habituelles et banales fins heureuses,

Danielle Martinigol élargit le propos et laisse supposer une suite... Khen et Arth étant des personnages trop riches pour se contenter d'un simple bonheur d'être.

Bien sûr on n'est pas obligé d'avoir lu McCaffrey pour lire *Cantoria*, mais les deux gros emprunts non signalés (seuls 7 auteurs dont deux de SF — G. G. Kay et O. Scott Card — sont cités parmi les « citations » du Livre des Scribes qui ouvrent certains chapitres) me gênent beaucoup. Certes ils sont modifiés, changés, mais j'aimerais bien connaître la réaction première de celui qui, lisant un gros volume de réédition de la maîtresse des dragons, y découvrira l'importance du chant et de certaine configuration planétaire...

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Lydia MILLET**  
***Le cœur est un noyau  
candide***  
*(Oh Pure and Radiant  
Heart)*

10/18, n° 4404, janvier 2011,  
604 p., cat. 9

La traduction du titre ne me semble pas rendre compte du titre anglais. Dans la version anglaise le mot *radiant* me paraît plus parlant que le mot noyau dans la version française. Je chipote ? Peut-être ! mais quand vous saurez que trois des personnages principaux de ce roman — la couverture devient très bavarde — ne sont autres que Oppenheimer, Szilard<sup>5</sup> et Fermi, vous comprendrez ce que je veux dire.

Bref résumé qui comme d'habitude se singularise par son schématisme par rapport au livre. Lors du test de la bombe

5. Celui-là même qui figurait au catalogue Denoël en « Présence du Futur » au n° 55 avec le titre *La voix des dauphins*.

à Los Alamos, nos trois savants sont brusquement transporté en 2006<sup>6</sup> à Santa Fe. Ils sont recueillis par Ann, une bibliothécaire, et son compagnon. Effrayés par les conséquences de ce qu'ils ont fait et contribué à faire, les trois hommes entament une croisade pour le désarmement général. Ils se démènent et rencontrent une quantité de gens plus ou moins concernés — dont les membres d'une "secte" politique et les gens du New Age. Ils iront même tenir discours à l'ONU. Mais comme on pourrait facilement s'en douter, tout cela est inutile. Le monde continue de tourner. Et bien sûr on en vient à penser que si cela n'avait pas été eux, il y en aurait eu d'autres pour faire exactement la même chose... Nous sommes donc dans une tragédie grecque où le *Fatum* — pardon c'est du latin, mais je n'entends point le grec — mène la danse et écrase les vivants. Nos trois revenants semblent aussi être les seuls, avec les deux qui les accompagnent, à savoir, à avoir mesuré la portée de ce qui a été fait. Les autres même, ceux qui les soutiennent, suivent une idée, s'opposent, manifestent, mais s'inquiètent peu des conséquences de leurs actes.

Un roman noir, pessimiste et qui pourtant se lit facilement sans arrêt d'indignation, sans choc moral - les passages où Szilard est en butte à l'autorité sont plus risibles qu'angoissants... Alors peut-être finalement sommes nous dans une comédie — *castigat ridendo mores* : corriger les moeurs en faisant rire, me souffle mon latin — et nous est-il insidieusement enjoint de réfléchir à ce qui se passe autour de nous et à ce que nous faisons...

—Noé Gaillard

6. Le livre a été publié à l'origine en 2005 ; la première édition française est parue en 2009 au Cherche Midi, traduction de Julie et Jean-René Étienne.

*Fantasy*

**Kim NEWMAN**  
***Anno Dracula***  
*(Anno Dracula)*

Bragelonne, octobre 2012,  
 476 p., 23 €

Cette édition, parue en Grande-Bretagne en 2011, est augmentée par rapport à celle de 1992. Disons-le tout net, voilà un livre à siroter, à déguster avec la lenteur et l'attention nécessaires pour en percevoir l'intelligence et la subtilité. Avant de laisser des esprits chagrins m'opposer un refus des *remakes* et des copies, je tiens à signaler que Kim Newman est en la matière un récidiviste – cherchez dans sa biblio hélas absente de ce livre, qu'il maîtrise assez bien le procédé et n'y voit aucun mal.

« *Anno Dracula* est un roman littéralement vampirique, au sens où il s'est nourri d'autres œuvres de fiction (et tout particulièrement du *Dracula* de Bram Stoker) pour prendre vie... » Et vous devez bien vous douter que pour qu'un livre qui vampirise un classique soit un succès, il lui faut aussi devenir intéressant, contenir un sang neuf, revigorant. On sait combien sont exigeants les lecteurs attachés à un genre et admirateurs des pièces maîtresses ou fondatrices du dit genre. J'ai personnellement trouvé trois raisons d'apprécier fortement ce roman. La première, la plus évidente, est le rendu de l'ambiance de Londres à l'époque de l'action : on s'y croirait. La deuxième est la présence de deux personnages fort réussis : Charles Beauregard, d'une part mais surtout d'autre part Geneviève Dieudonné vampire de lignée occidentale à la personnalité exceptionnelle et très travaillée par l'auteur... Enfin dernier point qui explique l'aspect personnel de cette remarque, le *name dropping* dont l'auteur use et abuse toujours à propos. Vous me direz qu'il est normal de parler

d'Oscar Wilde, de Bram Stoker, ou de Sherlock Holmes quand l'action se déroule dans le Londres de leur temps. Mais il est un peu moins évident de mêler personnages de fiction et personnes ayant existé. Il me semble qu'il est agréable au lecteur de reconnaître au fil du roman un nom qu'il connaît ou croit connaître (ainsi la Beatrice Potter citée n'est peut-être pas la Beatrix Potter que l'on croit), cela lui donne un sentiment de complicité avec l'auteur. Et ce dernier peut ainsi préciser : « Il en résulte un petit côté hyperréférencé que certains lecteurs trouvent énervant, mais que d'autres apprécient beaucoup. Pour ma part, je dois admettre éprouver un petit frisson de plaisir chaque fois qu'il m'arrive d'emprunter un personnage à E. M. Forster ou de tirer de l'oubli quelqu'un comme le Dr. Nikola. Ce parti-pris me permet également de faire du roman un hybride de cour de récréation et de champ de mines, et de transcender l'exactitude historique pour mieux évoquer à la lueur diffuse des becs de gaz, cette Londres romanesque noyée dans le *fog*. » Une citation un peu longue, mais tellement intéressante.

Plongez dans le brouillard et faites bon voyage.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Olivier PAQUET**  
***Les Loups de Prague***

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », février 2011,  
 352 p., cat. 5

Je sais, cela fait presque une éternité que ce roman est paru, mais d'une part je n'ai pas beaucoup vu de critiques ou de commentaires à son sujet, et d'autre part, ne serait-ce que parce que son auteur a obtenu un prix pour son premier roman, il me semble que ces loups méritaient mieux qu'un certain silence... Vous me direz qu'il

y a tellement à lire que l'on ne peut s'occuper de tous. Justement, plutôt que de consacrer une heure ou deux à quelqu'un qui n'en a pas besoin, peut-être serait-il plus judicieux de traiter en priorité ceux qui se distinguent.

Olivier Paquet se distingue par sa rareté. Par le soin qu'il met à son écriture. Il fait partie de ces auteurs dont on se doute qu'ils ont travaillé, peut-être beaucoup, mais dont les efforts ne sont pas perceptibles. Une écriture fluide donc au service d'un récit complexe sur les jeux de pouvoir. Complexe car les chapitres un, trois, cinq et sept comportent des retours en arrière — huit ans avant l'histoire en cours — qui expliquent la situation présente et laissent préfigurer l'avenir.

Vàclav est journaliste et veut absolument rencontrer Miroslav Vlk, le Maître des Loups. La rencontre a lieu et Václav suit les actions des Loups, pénètre dans « leur intimité ». Les coups de boutoirs des attentats vont faire capituler la ville. Mais les acteurs ne sortiront pas indemnes de ce qu'ils ont osé entreprendre. Une violence sensuelle anime tout le roman et l'on sent bien qu'Olivier Paquet prend du plaisir à écrire. Les aspects purement politiques du roman s'effacent, à mon sens, derrière l'affectivité des personnages. Comme si les sentiments humains étaient plus forts que toutes les stratégies. Il y a de l'action dans ce roman et les états d'âme des protagonistes s'intègrent à cette action, il ne viennent pas ralentir le rythme et nous ennuyer.

J'espère qu'Olivier Paquet n'a pas été stoppé dans son élan par le silence critique à propos de son roman et qu'il est sur le point de nous en livrer un troisième que nous saurons accueillir comme il le mérite.

—Noé Gaillard

Cet article est paru, dans une version différente, sur <http://www.murmures.info/>

*Science Fiction*

## **Olivier PAQUET** ***Le Melkine***

L'Atalante, « La Dentelle du Cygne », octobre 2012,  
336 p., cat. 5

J'ai pris, peut-être à tort, l'habitude de suivre certains auteurs et jusqu'à présent, autant pour Jérôme Noirez que pour Olivier Paquet, je n'ai pas à me plaindre. Pour ce qui est d'Olivier Paquet, s'il n'a pas encore atteint sa plénitude, il n'en est pas loin. Un *space opera* en trois volumes, nous dit la quatrième de couverture, et je ne vous recommanderai pas d'attendre la parution du dernier volume pour lire ce premier.

Cela démarre de manière bizarre pour mettre en évidence Azurée, une femme hors d'âge qui veut régir le domaine de l'Expansion, les planètes occupées par les terriens qui ont essaimé et où les enfants sont « conditionnés » pour vivre selon le mode de vie de leur monde, selon son bon vouloir. Imaginez que vous naissiez à Paris, et que l'on vous conditionne pour que vous puissiez y vivre plus qu'ailleurs ou uniquement là. En principe elle devrait sans problème parvenir à imposer ses vues mais elle doit compter avec le Melkine. Il s'agit d'un vaisseau-école qui recrute sur concours des élèves qui ont la particularité d'échapper au « conditionnement » et d'apprendre en quelque sorte à être libres. Il s'agit d'un monde à part, qui accueille des enseignants « libres » et dont on ne connaît pas les trajets. Les communications se font par le biais des Fréquences qui sont en même temps les maîtresses des TV. Mais Azurée qui dirige la Fréquence Banquise vient de découvrir un moyen de transmission instantané. Lors d'une escale particulière et remarquablement amenée dans le fief de Banquise, Ismaël, un des jeunes élèves

du Melkine, commet un acte irréfléchi et impardonnable qui le condamne aux yeux d'Azurée et des règles en vigueur à être banni du navire. Il se retrouve en exil. Mais le Melkine n'a pas cédé au chantage d'Azurée. Je n'ai absolument pas l'impression d'en avoir trop dit, car je suis resté dans l'événementiel. Et vous avez compris que c'est la manière de raconter autant que ce qui est raconté qui compte. Et caractéristique d'Olivier Paquet il ne fait pas dans le mélo. Il ne prend pas son lecteur par l'affectif, il le laisse entrer dans l'histoire et le piège ou le ferre (comme le pêcheur le poisson).

Par facilité sans doute « la critique » aime bien apparenter les auteurs, de préférence les nouveaux avec les « vieux » ou les installés. Si je cherche des cousins à Olivier Paquet, je lui en vois deux. Richard Canal et Jean-Claude Dunyach<sup>7</sup> (ordre alphabétique oblige). On retrouve chez les trois ces successions d'images fortes écrites sans fioritures et qui font de l'effet à retardement et sur le coup à la fois. Des images non entachées d'émotion que l'on garde en mémoire. Les personnages qui habitent ces images ont une existence affective réussie mais grâce à un style parfaitement maîtrisé, l'auteur nous épargne les gesticulations et les effets de manches, les remplaçant par la poésie.

Je crois que Jacques Chambon avait bien senti le potentiel de O. Paquet. Je crois que nous avons là un grand auteur.

A suivre.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

**Daniel H. WILSON**

***Robopocalypse***

*(Robopocalypse)*

Fleuve Noir, octobre 2012,

442 p., 20,90 €

Lors de récents passages en télé pour présenter son fils sur Abraham Lincoln, Steven Spielberg annonçait que son prochain film serait un retour à ses sources, c'est-à-dire à la science-fiction. Le Fleuve Noir publie le roman qui sert de base au Spielberg à venir. On peut légitimement se demander si le fait d'avoir été choisi par Steven Spielberg (*E.T.*, *Indiana Jones*, etc...) pour un film garantit la qualité et l'intérêt d'un roman ou marque simplement son adéquation avec l'idée que le réalisateur se fait de la science-fiction et du cinéma de divertissement ?

Autant vous l'avouer tout de suite je n'ai pas réussi à être convaincu par ce roman. Il y est question de robots qui se révoltent sous la férule d'une IA baptisée Archos (on se demande pourquoi). Il est vrai que pour certains lecteurs le sujet peut être original, mais les fans de Stanley Kubrick et d'Arthur C. Clarke n'en penseront pas moins. Il doit bien y avoir un site qui vous recense les romans et nouvelles sur le sujet... Ici notre auteur cite en exergue de partie Alan Turing (l'inventeur du test de Turing qui mesure un degré d'humanité) qui en 1951 annonçait la menace de la prise du pouvoir par les machines, et Vernor Vinge qui en 1993 parlait de machines plus intelligentes que nous... Et Daniel H. Wilson nous propose un monde où les robots prennent le pas sur les hommes, les tuent, les mutilent, les réduisent en esclavage. Et, sous couvert de citation de Richard Brautigan, observent les plantes, la nature pour s'en inspirer. Mais seuls contre tous et contre les robots qui évoluent, quelques héros vont offrir de

7. J'espère que R. Canal, J.-C. Dunyach et O. Paquet ne m'en voudront pas de ce rapprochement.

l'Amérique, des USA plutôt, une image exceptionnelle de sauveurs du monde... Des indiens, un noir (!) qui meurt à la fin offrant de quoi verser une larme, une mère héroïque... Pardon, j'oubliais un japonais et un anglais qui aident aussi à leur manière... Quant aux soldats anonymes venus d'Asie attaquer la base de L'IA rebelle, ils sont déclarés peu ou mal informés, sans commentaires. Des robots on ne saura que leur capacité à s'autoréparer, pour ce qui est de leur motivation il faudra peut-être attendre la sortie du film. Tous les épisodes sont présentés et commentés par le héros en chef qui recherche les informations, les collationne et nous les livre. On lit une suite de séquences qui donneront les séquences du film et constitueront autant de morceaux de bravoure.

Ces histoires de robots anthropomorphes et d'héroïsme forcené qui enterrent l'État au profit de l'individu organisé sont pour moi un peu lassantes à cause de leur manque de nuance... on a un peu le sentiment que le lecteur est pris pour un innocent à qui l'on peut faire croire n'importe quoi. Nous sommes très loin de la trilogie de Robert Sawyer (« Ailleurs et Demain », Robert Laffont) et de son IA, et pourtant on retrouve une des références de l'auteur canadien : notre bonne vieille Helen Keller.

Nota : l'héroïsme et le romantisme sont ici tellement prenant que l'on finit par ne plus remarquer les petites libertés prises par le traducteur avec la langue française.

—Noé Gaillard

*Science Fiction*

## **Présences d'Esprits** **n° 72**

revue éditée par le club du même nom

automne 2012, 54 p., 5 € + port

Attiré par la couverture et le dossier, j'ai passé commande et j'ai été livré rapidement... Première surprise rigolote : la couverture a été collée à l'envers, j'espère que cela ne concerne qu'un nombre restreint de numéros. Cela me rappelle l'anecdote à propos de l'individu qui avait permis d'augmenter les ventes de boîtes d'allumettes en recommandant de coller sous la boîte l'image qui en montrait le dessus, faites l'expérience ! Deuxième surprise, moins rigolote pour moi, ce que j'avais pris pour un dessin : cette tête main aux deux oreilles bleue sur fond bleu, s'est avéré un montage photo réalisé par ordinateur. Surprise ! à l'autre bout de la tête une main... mais de l'autre côté du Zine... Pour obtenir la pleine vision de l'illustration ouvrir le Zine. Je suis sans doute un peu vieux pour mon temps mais il me semble que l'aspect "hyperréaliste" de cette illustration lui fait perdre un peu de son impact, comme si la facilité de la réalisation lui ôtait un peu d'esprit.

Troisième surprise, le dossier. Je suis un vieux fan de Sturgeon et comme tout lecteur, je crois, j'attends de ce type de dossier — amateur, passionné sans volonté éditoriale — qu'il m'apporte une vision particulière, personnelle, originale sur l'auteur. Ici nous avons plutôt un recensement des idées données par les auteurs français qui se sont penchés sur l'œuvre et la vie de Sturgeon. Une synthèse utile pour ceux et celles qui ne connaissent pas ou ne collectionnent pas les livres et revues. Hélas une étrange approximation historique qui situe l'attaque de Pearl Harbor par l'aviation

japonaise en 1942 et une définition de l'âge d'or de la SF un peu approximative pour mon goût, "Les années 50 furent longtemps considérées comme l'âge d'or de la science fiction parce qu'elle était alors une littérature politique et de réflexion sur les conséquences de la science et de la technologie"<sup>8</sup> (1) s'ajoutent au fait que le dossier ressasse un peu deux ou trois idées (Sturgeon ne produit beaucoup que dans ses périodes de bonheur, une bonne part d'autobiographie est diluée dans son œuvre). Heureusement en me laissant vaguement insatisfait ce dossier m'a remis en mémoire le film *Freaks* de Tod Browning et m'a fait me demander si un rapprochement entre Sturgeon et Francis Berthelot était possible... (Renseignement pris, c'est bien possible et Marianne Leconte l'avait signalé). Le reste du numéro ? D'un intérêt moyen ! Mais une mention spéciale pour la note fort intéressante à propos de Harry Harrison à la rubrique Ansible, un auteur à mon sens injustement méconnu.

Petite déception donc. Pourquoi ? parce que malgré les merveilles que peut réaliser la technique, le fond reste avec la noblesse de l'amateurisme, sans doute pour continuer à se faire plaisir.

—Noé Gaillard

---

## ***Actualités***

Notre collaborateur Noé Gaillard est un lecteur boulimique, étonnant de rapidité et de diversité de goûts. Vous ne trouverez qu'une infime partie de ses comptes-rendus de lecture dans *KWS* ; il y en a beaucoup plus (et ils paraissent beaucoup plus vite) sur le site suisse francophone [murmures.info](http://murmures.info), avec souvent des commentaires différemment présentés des ouvrages qu'il commente pour nous. Bravo, collègue !

---

8. Page 16, un article signé des auteurs du dossier situe l'Âge d'or de la SF entre 1937 et la fin des années 40.

